

LOISIR-LOISIRS

« La culture, c'est l'ordinaire »
Raymond Williams

On peut supposer que les loisirs ont toujours existé dans les sociétés humaines, sous une forme ou sous une autre. Ce qui ne veut pas dire qu'ils aient été toujours traités avec bienveillance, il s'en faut de beaucoup, ni même qu'ils aient été bien étudiés, en particulier dans le monde universitaire. Le monde anglo-saxon, qui a inventé bon nombre de loisirs modernes, du jardinage, à la décoration intérieure et au football (et au rugby), s'y est logiquement le premier intéressé, dans une perspective érudite et pragmatique tout à fait remarquable, même si la dimension idéologique et culturelle nous laisse parfois un peu sur notre faim¹. Depuis les années 60, la bibliographie anglo-saxonne s'est considérablement enrichie, d'autant plus, comme le fait remarquer Corbin, que, chez les Anglo-saxons, on sent moins de réticences culturelles devant les loisirs de masses, l'hiatus est moins grand entre les élites et les masses en ce qui concerne les loisirs populaires (ciné, littérature, sports) ainsi qu'entre la culture et son exploitation industrielle (le foot).

La France s'y était mise assez tôt également. *Le droit à la paresse*, de Paul Lafargue, en 1883, constitue un étonnant plaidoyer pour la conquête des loisirs que l'on ne mentionne que comme une curiosité fantaisiste ; il est vrai que revendiquer le *farniente*, de la part du genre de Marx, en pleine période de consolidation des austères mouvements ouvriers, quand la journée de huit heures n'était encore qu'une illusion, pouvait passer pour une provocation. L'intérêt pour les loisirs naît vraiment dans les années 1960, chez les sociologues : en 1962, Joffre Dumazedier est en quelque sorte un

¹ On trouvera une bibliographie anglosaxonne dans le numéro d'*Historia Social* (n° 41, 2001), consacré précisément à la « Mercantilización del ocio », en particulier dans les articles de J.H. Plumb (« La mercantilización del ocio en la Inglaterra del siglo XVIII », p. 69-87) et la « Presentación » de Jorge Uría (p. 65-68). L'article de Eric J. Hobsbaum, « La producción en serie de tradiciones : Europa, 1870-1914 » (p. 3-38), extrait de *The invention of tradition*, Cambridge, 1983, constitue également une référence utile.

pionnier, avec *Vers une civilisation du loisir ?* (Paris, Seuil). Mais c'est avec l'extension de « l'Histoire culturelle », à la fin de années 70 et au début des années 80, que les loisirs deviennent véritablement un objet d'étude légitime ; les travaux de Roger Chartier, Georges Duby, Jacques Le Goff, Maurice Agulhon, Alain Corbin, Pierre Nora, Pascal Ory, Louis-Jean Calvet, Madeleine Rebérioux, Jean-François Sirinelli, Pierre Bourdieu, etc., ont grandement favorisé la production scientifique consacrée aux loisirs ou autres pratiques auparavant considérées comme « in-nobles ». Grâce à « l'Histoire culturelle », les frontières entre les objets et les méthodes se sont infiniment assouplies, les interactions ou articulations entre l'économique, le politique, le technique et l'imaginaire se sont multipliées, en s'intégrant à la vénérable science de l'Histoire dont l'aire s'est ainsi considérablement élargie vers une Histoire globale ou totale, les pratiques ludiques ou festives ont été réhabilitées, etc.² Désormais, « c'est l'homme tout entier »³ qui intéresse le chercheur en sciences humaines et sociales ; désormais, « tout est source, tout est public », comme dit Pascal Ory⁴, et c'est moins une question d'objet que de méthode ou de « regard » sur l'objet. Ceci dit, le champ est immense et bien des domaines sont pratiquement inexplorés, comme le constate Philippe Poirrier (l'histoire de l'art, la musique, surtout), ce qui devrait rassurer les futurs chercheurs : les « sujets de thèse » ne sont pas près de manquer.

En Espagne (et dans l'hispanisme en général), la pénétration de « l'Histoire culturelle » et l'étude des loisirs est plus récente, et plus lente, sans doute à cause du cloisonnement des disciplines universitaires dans les universités espagnoles qui ne facilite pas toujours les analyses transversales ou pluridisciplinaires. À cet égard, le numéro d'*Historia social*, de 2001, déjà cité, ainsi que les travaux de Jorge Uría, constituent des apports nouveaux (théoriques et pratiques) tout à fait prometteurs.

C'est dans ce contexte que le CREC (Centre de Recherche sur l'Espagne Contemporaine) de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III) a consacré plus de deux ans de ses travaux aux « loisirs », dont ce volume est l'émanation. Après plusieurs années consacrées aux « plaisirs en Espagne »⁵, ces contributions sur « Les loisirs en Espagne » s'inscrivent délibérément (et complémentirement) dans cette optique

² Sur « l'Histoire culturelle », deux ouvrages récents en retracent l'histoire, les principes et les méthodes : Pascal ORY, *Histoire culturelle*, Paris, PUF, Col. Que sais-je ?, 2004, et Philippe POIRRIER, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, Col. Points, 2004. Cette « Histoire culturelle » ne doit pas être confondue avec la vague des *cultural studies* qui déferle depuis les années 80, en particulier aux Etats-Unis, et qui s'intéressent en priorité aux minorités.

³ Formule de Jacques Le Goff, cité par Philippe POIRRIER, *Les enjeux...*, p. 40.

⁴ P. ORY, *Histoire culturelle...*, p. 45.

⁵ Voir *Le(s) plaisir(s) en Espagne (XVIIIe-XXe siècles)*, CREC, Université de la Sorbonne Nouvelle, consultable sur le site; <http://crec.univ-paris3.fr>

« d'histoire culturelle » qui nous semble, actuellement, une des voies véritablement féconde de la recherche hispaniste en France.

Définir les loisirs

Le choix des termes pour désigner les loisirs, en Espagne et en France, pose déjà tout une problématique complexe, d'où naîtront les sous-entendus ou les a priori de toutes sortes. Le latin *otium* avait pourtant l'avantage de tout recouvrir : le loisir, le repos (en particulier, loin des affaires et de la vie politique), l'inaction et l'oisiveté, le loisir studieux, la paix, le calme et la tranquillité. *Otiositas* a bien existé, lui aussi, mais il apparaît plus tardivement et ne désigne déjà que l'oisiveté. En espagnol, les mots « ocio » et « ociosidad » s'imposent, avec plus ou moins les mêmes aires sémantiques qu'en latin, au moins jusqu'au XVIIIe siècle : « ociosidad » ne sert que pour des occupations criticables ou lorsqu'il est pure vacuité. « Ocio » peut renvoyer à une manière jugée noble d'employer le temps : c'est le loisir spirituel (la méditation dans le calme) ou intellectuel (transposition du *otium litteratum* latin), mais la visée péjorative est souvent présente. Il est curieux que l'usage espagnol n'ait pas clairement distingué *ocio* et *ociosidad*, comme cela apparaît dans de nombreux textes du XVIIIe siècle donnés en exemple dans cet ouvrage. Cette charge négative (non obligatoire, mais toujours possible) du mot *ocio* pourrait expliquer qu'il soit rarement employé au XIXe siècle et, semble-t-il, dans les premières décennies du XXe, pour désigner les différents loisirs auxquels s'adonnent les Espagnols. Il serait intéressant de dater le retour en grâce de ce terme qui va de pair, très certainement, avec l'avènement de la civilisation du loisir : de la *Guía del Ocio* au *centro del ocio*, en passant par l'incontournable rubrique « ocio » dans la presse, tout donne à penser que les vertus de la rentabilité économique de l'*ocio* ont (enfin) étouffé la voix des moralistes. Aujourd'hui, *el ocio* est réhabilité et les Espagnols le pratiquent sans le moindre sentiment de culpabilité.

Le français, quant à lui, a toujours différencié le loisir de l'oisiveté. Ce mot « loisir », qui vient du *licere* latin (ce qui est permis) explique sans doute qu'il ne soit jamais connoté négativement, bien au contraire, alors que l'oisiveté est bien la mère de tous les vices. On en veut pour preuve la définition de « loisir » dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert : « Temps vide que nos devoirs nous laissent, et dont nous pouvons disposer d'une manière agréable et honnête. Si notre éducation avait été bien faite et qu'on nous eût inspiré un goût vif de la vertu, l'histoire de nos loisirs serait la portion de notre vie qui nous ferait le plus d'honneur après notre mort et dont nous nous ressouviendrions avec le plus de consolation sur le point de quitter la vie : ce serait celle des bonnes actions auxquelles nous nous serions portés par goût et par sensibilité, sans

que rien nous y déterminât que notre propre bienfaisance ». Définition d'une société d'Ancien Régime qui incite ceux qui ont des loisirs, c'est-à-dire les classes privilégiées, à savoir en user de façon vertueuse : une façon comme une autre de justifier les privilèges. On ne trouve pas de ce type de définition du mot *ocio* en Espagne, à la même époque. De plus, avec la révolution industrielle, quand le travail se démarque nettement des autres activités, le français distingue entre loisir (au singulier) et loisirs (au pluriel). On observe un glissement de sens de « disponibilité temporelle » vers « gammes de distractions » : dans le même temps, des activités qui faisaient partie des loisirs sont intégrées au travail (la production littéraire, par exemple, ou certaines actions charitables), ce qui explique la tendance à identifier, de façon absolue, loisir et temps de non-travail. Avec de tels outils et de tels concepts, on voit déjà que la France et l'Espagne ont des façons de désigner et d'envisager les choses du loisir radicalement distinctes.

Pourtant, la plupart des définitions données par les sociologues, anthropologues ou autres gens de science se recoupent plus ou moins. Il y a des définitions brèves ou longues. Parmi les brèves, la définition du loisir comme « temps libre » semble la plus parlante, la plus immédiatement explicite, en ce qu'il s'oppose au « temps calculé »⁶, c'est-à-dire le temps du travail. Bien sûr, il faut distinguer selon les types de société et les époques. Dans les sociétés d'Ancien Régime, à dominante rurale, la chose est plus complexe, dans la mesure où le travail, les fêtes du calendrier (religieux, surtout) et les célébrations diverses ont des frontières moins nettes, où la vie obéit à des rythmes consacrés et immuables qui rendent plus flou le terme de « temps libre ». La journée de travail et les jours de fête du monde agraire impliquent une occupation du temps en continu (ne serait-ce que parce qu'il faut nourrir les bêtes ou traire les vaches deux fois par jour, tous les jours de l'année, sans parler des activités liées au cycle des saisons). La société moderne, industrielle et urbaine, introduit le temps calculé du travail, et entraîne une prise de conscience d'un « temps libre » qui deviendra, lui aussi, on le voit bien aujourd'hui, du « temps calculé ». Passer d'une semaine de 50 ou 60 heures de travail à la semaine des 35 heures a évidemment des conséquences considérables sur la définition et l'occupation de ces deux temps. D'où une définition plus élaborée du loisir, qui n'est plus seulement le temps laissé libre après le travail, mais le temps disponible après avoir décompté le temps investi dans les activités fonctionnelles (manger, boire, dormir, les soins corporels...) et les obligations de toutes sortes (le mot « obligation » lui même dit bien qu'il s'oppose aux loisirs) familiales, civiques, sociales et, éventuellement, religieuses. Ces obligations, d'ailleurs, peuvent se combiner avec

⁶ Expression employée par P. ORY, *Histoire culturelle...*, p. 95

certains loisirs. Les jeux pratiqués en famille ou dans certaines réunions, par exemple, représentent un évident degré de sociabilité et de distinction sociale : ce n'est pas la même chose que de jouer au croquet, au whist, à la coinchée ou au *mus*. Et les réunions dans les campagnes, à l'occasion d'un enterrement, même encore de nos jours, sont-elles dénuées de toute dimension de sociabilité et même de « loisir », quand on voit que c'est une occasion de retrouvailles, d'échanges et même d'agapes ?

J.H. Plumb, dans sa définition des loisirs, elle aussi fort courte (avoir du temps et de l'argent), introduit une dimension économique indissociable⁷ (et, par conséquence, sociale et politique). Tout loisir implique investissement et dépense, pour minimes qu'ils soient, et la société contemporaine, depuis le XVIII^e siècle, a bien mis en place une croissante « mercantilisation » des loisirs, d'autant plus que le temps libre dont on dispose s'est considérablement développé. À chacun selon son âge et ses moyens, ce qui produit une gamme infinie de loisirs, et une hiérarchie des lieux, des pratiques, des modes, etc.

Ce qui fait problème, avec les loisirs, ce n'est pas tant le calcul de ce temps libre ou libéré, dans quelque société que ce soit, que l'usage qu'on en fait. C'est là que le débat s'anime, car il apparaît très vite que se greffent sur le mot « loisir(s) » des préoccupations morales, didactiques, idéologiques, comme si la nature du loisir était indéfectiblement liée au mal ou au bien, à l'utile ou à l'inutile. L'idée de choix, de satisfaction personnelle, de désintéressement, qui semble pourtant caractériser le loisir depuis toujours, même chez les plus austères, l'idée de plaisir, au fond, qui est inséparable du loisir, s'accompagne presque toujours, chez ceux qui en parlent publiquement, d'une volonté de séparer le bon loisir du mauvais ou de hiérarchiser les activités. Et ceci à toutes les époques et sous tous les régimes, sans exception. Toutes les contributions de cet ouvrage le confirment, du XVIII^e siècle à nos jours ; les écrivains n'ont de cesse de vouloir orienter, canaliser, contrôler, embrigader, régenter les loisirs des autres, au nom de critères sociaux, culturels ou politiques préalables dont ils n'ont pas nécessairement conscience, mais qu'ils érigent volontiers en lois et normes dont il ne fait pas bon s'affranchir sous peine de transgression coupable.

Ce souci du bon loisir s'explique aisément, à commencer par l'origine sociale et culturelle des auteurs. Jusqu'à une date très récente, tout ceux qui écrivent sur le plaisir ou les loisirs appartiennent à la catégorie des lettrés qui usent de leur privilège (surtout à des époques où ils constituent des minorités éclairées) pour sermonner ou poser des normes. Comme on l'a vu à propos des plaisirs, on a, le plus souvent, difficilement accès aux loisirs eux-mêmes, aux pratiques individuelles et collectives ; les pratiquants

⁷ J.H. PLUMB, « La mercantilización del ocio ... », p. 69.

de base, surtout quand ils font masse ou quand leurs loisirs ne sont pas considérés comme suffisamment nobles, ont rarement accès à la parole. On dispose, en revanche, d'innombrables discours sur les loisirs, des discours tous indéfectiblement obnubilés par la relation du loisir et de l'utile, du bien, du profitable, à l'exclusion du loisir inutile, passif, consumériste, etc. En fait, il est clair que le loisir, qui prend véritablement son essor avec la société moderne, est capté (dans les discours, surtout, mais aussi dans les pratiques sélectives) par les classes cultivées et/ou dirigeantes qui s'efforcent ainsi d'asseoir leur hégémonie et leur différence. Le loisir devient un besoin presque « naturel » qu'il convient d'éduquer et un enjeu de pouvoir. Du XVIIIe au XXe siècles, ce sont les élites qui dissertent sur les loisirs, dans un sens éminemment normatif, contre les loisirs populaires « grossiers » ou brutaux : la corrida — « el ocio nacional » —, le flamenco, le football, la bande dessinée, la littérature « bon marché » — le polar, la science fiction, etc., jusqu'aux « telenovelas » ou à l'actuelle « télé-réalité » et autres émissions racoleuses qui navrent les lettrés, mais constituent la nourriture culturelle quotidienne de millions de gens.

On observe que les loisirs qui réussissent à s'implanter durablement, parce qu'ils répondent à un goût massif ou à une mode, font l'objet d'infinies tentatives de contrôle ou de récupération. Le cas des bains de mers, au XIXe siècle (contribution de Laetitia Rubio), en est un bel exemple, avec les précautions hygiénistes et sociales tatillonnes qui font aujourd'hui sourire, mais qui étaient conçues pour encadrer étroitement cette activité nouvelle ; on voit bien, ici, comment un loisir en pleine expansion s'intègre dans un circuit complexe : économique, scientifique (la médecine, les hygiénistes), social, politique et culturel. Le contrôle ou l'administration de ce loisir deviennent donc un enjeu important, en particulier pour ce qui concerne le bas peuple, les enfants et les femmes, des populations immatures qui tomberaient dans la mollesse, la luxure ou le vice si elles n'étaient convenablement encadrées. Il n'est pas rare de voir une classe aisée, voire aristocratique, s'appropriier un loisir comme le foot-ball (à ses débuts, avant qu'ils ne devienne plébéien), le vélo (contribution de Marie Salgues, sur le Veloz Club) et instaurer une sociabilité propre à son rang, en se démarquant du troupeau des usagers. Le cas du théâtre commercial espagnol est un autre exemple parlant de l'utilisation d'un loisir à des fins idéologiques. L'extraordinaire expansion en Espagne de ce théâtre court et léger, par ailleurs vitupéré par les censeurs et les pisse-vinaigre de tous bords, devient, dès sa création (vers 1867) et jusqu'à la guerre d'Espagne, l'instrument favori des classes dominantes pour populariser et diffuser les lignes de force de son idéologie et consolider son hégémonie (voir l'article de Salgues-Ricci sur le théâtre patriotique où les plaisirs inhérents au genre sont astucieusement mis au service d'une entreprise nationale).

On n'est pas outre mesure étonné que cette manie de régenter les loisirs soit inhérente à des groupes ou des sociétés à forte tendance dirigiste, qu'elle soit, par exemple, omniprésente dans les conceptions bourgeoises du XVIIIe et du XIXe siècles qui ont très consciemment fait des loisirs, des jeux, de la fête et de la culture les instruments de leur domination. On s'étonnera encore moins de constater que des formations « autoritaires », comme la Phalange, tout au long de son histoire, ne conçoivent le loisir que comme un instrument de formation de « l'esprit national » (contributions d'Évelyne Ricci et de Claire Pallas), de la façon la plus explicite et contraignante qui soit, même présenté sous le mode prétendument plaisant. Mais, en fait, la préoccupation moralisante et édifiante est partout, en tout temps, en tout lieu, à ce point enracinée dans les mœurs qu'elle fait partie du quotidien. Il n'est pas si loin le temps où les parents s'échinaient à lutter contre l'oisiveté qui menaçait leur progéniture : plutôt que de « rester à ne rien faire », à lire des romans ou à bayer aux corneilles, on était invité à aller couper du bois, donner à manger aux lapins, ramasser les petits pois (pour les garçons) ou à coudre, faire du crochet, de la couture (pour les filles). De nos jours, la bataille des parents contre la télévision ou les *game-boys* est tout aussi intense (et perdue...), même s'il faut bien admettre que la télé et la *game-boy* sont d'authentiques loisirs de la jeunesse, qui est devenue une cible commerciale de première importance.

Cette volonté éducative est tout aussi présente dans la pensée libérale et jusque dans toutes les avant-gardes. On ne devait pas s'amuser tous les jours dans les phalanstères fouriéristes, même si leur « inventeur » prétendait les transformer en espaces modernes du « bonheur », de l'amour et du « plaisir » ; à moins d'être mû par une foi intense, on préférera toujours le paradis romantique d'Atala aux bienfaits des Arcadies utopistes. Les austères militants du mouvement ouvrier et les révolutionnaires de tous poils, du début du XIXe à nos jours, n'ont jamais su ni même voulu concilier pratiques ludiques ou loisirs et mouvement social. Adversaires de la taverne, du cabaret, du théâtre, des jeux, du sport même au début, ils rejoignent sur ces points les préoccupations des bourgeois de la Comisión de Reformas Sociales, et ne conçoivent de société idéale qu'à l'abri de tout loisir inutile ou gratuit. Sur le plan esthétique et littéraire, le Réalisme a toujours été, en premier lieu, une méthode d'application sociale et éthique ; le plaisir et le loisir n'existent que projetés dans une action ou une conception utilitaire du réel. Au nom du bien, de la Raison et de l'utile, la bataille pour la modernité théâtrale et artistique depuis la fin du XIXe siècle a souvent sacrifié le jeu, le plaisir immédiat, la quête du Beau non immédiatement perçu comme profitable. Comme Unamuno qui, en 1896, ne concevait la réforme du théâtre qu'inspirée par la « trilogie du Bien, de la Vérité et de la Beauté » : on ne s'étonnera donc pas que ses drames philosophiques aient

sombré dans l'oubli, incapables de produire le moindre plaisir ni de rentrer dans un système de loisir théâtral convaincant. Au XXe siècle, le souci des révolutions et des idéologies « partageuses » s'est avéré tout aussi contraignant et dirigiste quant à la façon dont l'homme doit occuper son temps. Dans ce volume, on voit bien que même les entreprises, indiscutablement généreuses et humanistes, des architectes et urbanistes du GATEPAC barcelonais (contribution de David Marcilhacy) ne sont pas dénuées d'arrière-pensées concernant les classes laborieuses : améliorer le cadre de vie des ouvriers, leur aménager des jardins pimpants et des structures de vacances peu onéreuses au bord de la mer, c'est aussi les écarter des mauvaises habitudes et des mauvaises fréquentations. On voit aussi comment les révolutionnaires de la revue *Nuestro Cinema* rêvent d'une culture cinématographique militante (Eva Touboul) qui implique la condamnation définitive de la culture commerciale. Il faut attendre Gramsci pour réhabiliter le vécu culturel des plus démunis, mais comme pis-aller. Enfin, on voit comment la production littéraire pour enfants d'une Elena Fortún (voir article de Marie Franco) obéit, elle aussi, à une construction idéologique, républicaine, certes, donc plus « moderne » et permissive (ou même jouissive), mais tout aussi encadrée idéologiquement.

Il y a bien une raideur, ou une normativité du discours sur le loisir qui n'est pas près de disparaître. Toute société, même la plus démocratique, en principe, ne peut s'empêcher de rêver de structures de loisirs qui seraient utiles à toutes les catégories, foncièrement formatrices et éducatives. L'initiative des autorités de la ville de Madrid pour lutter contre la funeste mode des « botellones » où se complaît la jeunesse des villes (proposer des spectacles et des activités alternatives décentes aux mêmes heures) a quelque chose de dérisoire ou de désespérant, au choix, tant il est vrai que loisirs et morale n'ont pas nécessairement partie liée, et que le devoir des autorités est de faire œuvre efficace et de lutter contre ce qu'elle croit être le désordre. D'ailleurs, nous-mêmes, enseignants-chercheurs décomplexés et ouverts, nous croyons bien savoir qu'il y a des loisirs plus recommandables que d'autres et nous estimons de notre devoir d'orienter la jeunesse vers des loisirs profitables (même si, par ailleurs, nos propres loisirs s'avèrent parfois proprement inutiles).

La véritable nouveauté de notre époque actuelle serait d'ailleurs l'émergence de « loisirs » de masse complètement passifs ou non créateurs, ou non formateurs, de pure consommation hédoniste, de jouissance immédiate et qui n'hésitent plus à s'afficher comme tels au grand jour. Les aficionados de la corrida ont sans doute été les premiers à faire fi de toutes les campagnes anti-taurines pour assouvir leur passion, et la corrida s'avère la première entreprise moderne d'organisation des loisirs de masses. Plus près de nous, les adeptes du « botellón », ou les supporters dans les stades de football

représentent des groupes farouchement attachés à leurs pratiques en dépit de tous les efforts pour les discréditer, les apprivoiser, les civiliser ou les réduire. L'autre nouveauté, qu'autorisent les moyens de communications modernes (internet, avec le système des forums, des blogs, des chats, etc.), c'est que l'utilisateur, le pratiquant de base ou le client a désormais la possibilité de prendre la parole de façon décomplexée et même revendicative, à l'écart des instances qui souhaiteraient le contrôler. Internet devient ainsi une source monumentale d'informations sur les publics, les réceptions, les consommations, les pratiques, des informations encore prises avec précaution, mais qui ont, au moins, le mérite d'échapper aux canaux officiels et d'offrir des témoignages d'individus directement concernés et donc, même si cela gêne, qui ont une expérience ou une compétence que n'ont guère les censeurs, les adultes (ou les générations plus mûres) et la plupart des éducateurs : les cas des parcs aquatiques (Isabelle Marc) et du « botellón », dans ce volume, en sont l'illustration.

La définition du « loisir » n'a donc cessé de s'assouplir, de s'élargir, sinon de se déculpabiliser complètement, parce qu'il est difficile de renoncer tout à fait à une certaine hiérarchisation des loisirs. La sieste accédera bien un jour au rang de loisir légitime. L'histoire des loisirs, depuis le XVIIIe siècle, montre clairement qu'on est passé d'une conception étroite, rigide, inexorablement attachée à l'utile, à des pratiques ludiques et dépourvues de toute considération morale ou utilitaire. Certains loisirs sont même réhabilités, voire encensés, qui faisaient, il y a moins d'un siècle, l'objet d'un regard suspicieux : le sport en est un bel exemple auquel, indépendamment des dérives commerciales et spectaculaires qui caractérisent le sport professionnel aujourd'hui, on confère des bienfaits d'équilibre, de santé physique et morale, de sens du collectif, etc. On oublie le plus souvent que tout pratiquant d'un sport le fait d'abord pour son plaisir, pour satisfaire une envie très personnelle, très égoïste, au fond. Un signe évident de la réhabilitation du (bon) loisir est la mention qui en est faite dans les *curriculum vitae* des postulants à un emploi ; soudain, le loisir devient garantie de dynamisme, d'ouverture, de santé... La société des loisirs semble arrivée.

Les loisirs constituent donc un objet d'étude exceptionnel, sur le long terme ou le court terme. Ils apparaissent bien comme un des ressorts essentiels au sein d'une société donnée, où s'articulent l'individu et le social, le privé et le public, etc. Sur le court terme, quelle que soit la pratique ou le loisir dont il peut être question, l'analyse de l'interaction de tous les facteurs, au nom d'une histoire globale, évite les réductions simplistes et montre la complexité des choses. Sur le long terme, ils permettent sans doute de mieux mesurer l'évolution des mœurs et des sensibilités, des mécanismes culturels, économiques et idéologiques, peut-être mieux encore que dans les mécanismes institutionnels ou structurels habituels qui ne concernent souvent qu'une

minorité, alors que les loisirs concernent absolument tout le monde et s'inscrivent en profondeur dans le vécu. L'évolution de la définition, de la nature et de la consommation des loisirs a, enfin, des répercussions considérables sur certains aspects essentiels de nos sociétés. Sur la définition et le sens du travail, par exemple : que l'on perçoive le travail comme accomplissement et création de soi et du monde (la conception humaniste et révolutionnaire), comme condamnation de l'homme et perte du paradis (la vision chrétienne ou anarchiste) ou comme mal nécessaire pour « se réaliser » en dehors des heures « ouvrables » par le pouvoir d'achat qu'il procure, tout cela renvoie à des visions de l'homme et de la société radicalement différentes. Les loisirs ont également des répercussions importantes sur les rapports à la chose culturelle, au corps, à la santé, à l'argent, à Dieu même. Derrière les loisirs, ce sont bien des définitions multiples de l'homme individuel et social qui se profilent. On comprend que, de tout temps, la question ait obsédé les philosophes et les penseurs et que la question morale ait à ce point prédominé.

Il n'y a plus d'objet de recherche futile quand la futilité la plus « oiseuse » s'inscrit dans un réseau d'offres et de demandes aussi conditionné et conditionnant.

Serge SALAÜN – Françoise ÉTIENVRE